ENTRETIEN AVEC TAHAR BEKRI :

«Palestine poétique»

***Le Soir d'Algérie :* Votre livre, *Salam Gaza*, est un cri d'amour pour la Palestine. Quelle en est la genèse ?**

Tahar Bekri : Lors du déclenchement de la guerre contre Ghaza, en décembre 2008, je n'avais que ma plume pour dénoncer l'insoutenable violence israélienne. J'ai commencé à écrire des carnets, des réflexions, des poèmes, des mails, au jour le jour, tout en interpellant à travers le monde, amis, confrères et collègues pour les sensibiliser au drame palestinien. A l'ère de l'internet, l'écriture peut participer plus vite à desserrer l'étau, déjouer le blocage médiatique officiel, donner d'autres points de vue, révéler la vérité.

Vous êtes d'abord poète et cela se sent dans ces carnets de voyage réel et intérieur. Avec des références comme Darwish, peut-on dire que la Palestine est aussi une terre de poésie, une terre où la poésie a une écoute et un retentissement ?

La deuxième partie du livre concerne mon voyage en Palestine, en mars 2009, notamment, en Cisjordanie et Jérusalem-Est. Je suis arrivé dans les Territoires occupés via Amman. A Ramallah, j'ai pu me rendre sur la tombe de Mahmoud Darwich. Un moment bouleversant. Darwich est enterré sur une colline, sur les hauteurs de la ville. C'est tout un symbole. Oui, la terre palestinienne est une terre de poésie, qui est aussi la voix de l'identité du peuple palestinien qui souffre mais combien amoureux de la vie. La poésie est un élément important de sa culture que l'occupant israélien veut effacer. En 2000, les Israéliens ont détruit la Maison de la poésie qui publiait une revue importante *Ach-chu'ara* (*Les Poètes*). Il ne faut pas oublier non plus les poètes palestiniens de la diaspora, à travers le monde, qui écrivent en anglais, en néerlandais, etc.

Vous avez été horrifié par les attaques de l'armée israélienne contre Ghaza et c'est juste après que vous deviez vous y rendre. Comment avez-vous trouvé la population ?

Non, malheureusement, je n'ai pu me rendre à Ghaza où il y a un Centre culturel français. J'ai formulé à mon hôte, le consulat général de France à Jérusalem-Est mais je n'ai pas eu d'autorisation. Les Israéliens veulent empêcher les témoignages. Les textes publiés dans l'ouvrage sont parvenus de Ghaza par internet. A ce niveau, un des témoignages poignants est *La guerre contre Ghaza*, il s'agit du journal du poète gazaoui, Bassem Al Nabrice, écrit pendant la guerre et paru en arabe en Tunisie aux éditions Tawbad. Il mérite d'être traduit pour le public francophone.

C'est pour un récital poétique que vous y êtes allé. Un voyage poétique plus que politique ?

J'étais invité pour une série de lectures et de rencontres à Ramallah, Naplouse, Jérusalem-Est et Bir Zeit où se trouve l'université. Je ne sais si le voyage était poétique mais la poésie est aussi notre regard sur le monde, l'indignation contre l'humiliation des êtres, la colonisation des terres, la spoliation des peuples. Ce voyage était une épreuve humaine qui ne pouvait me laisser indemne. J'étais ébranlé au plus profond de moi, secoué jusqu'aux larmes parfois. Comment peut-on laisser les Palestiniens si seuls dans cet état ? Leur douleur était mienne. La poésie est une exigence morale, une condamnation de la volonté de mort, l'amour des humains, de la vie. La vraie politique est une éthique, une philosophie, une vision du monde. En cela, elle n'est pas différente de la poésie.

Que pensez-vous de la façon dont est présenté le conflit israélo-palestinien en France ?

Ce n'est pas difficile de constater que la présentation manque d'objectivité et les voix pro-israéliennes sont beaucoup plus nombreuses et ont pignon sur rue. Il y a plus qu'un déséquilibre médiatique, une volonté de faire oublier la tragédie palestinienne, la réalité de l'occupation, d'empêcher la vérité, y compris celle provenant des juifs intègres qui tentent de dénoncer la colonisation israélienne. L'internet offre heureusement une possibilité pour une parole et une image plus libres concernant ce conflit. Il faut développer les réseaux sociaux sur cette question et rompre le silence imposé.

Vous êtes un poète exigeant. Vous écrivez vous-mêmes et vous traduisez, notamment des poètes palestiniens. Y a-t-il un avenir pour la poésie dans nos pays ?

La poésie qui touche les gens, qui traduit leurs sentiments humains les plus profonds, a toujours de l'avenir. On ne compte plus les revues en ligne, sites et autres blogs consacrés à la poésie dans notre région. C'est dire sa présence. Pendant la révolution tunisienne, matin et soir, quotidiennement, le peuple scandait un vers du poète Aboulkacem Chabbi (1909-1934) : Si le peuple décide un jour de vivre/Force est au destin de répondre. Le besoin de poésie va avec cette «volonté de vivre». Qui avait prédit que ce poème, écrit en 1933, serait clamé haut et fort plus de 70 ans plus tard ?

Photo : DR

Vous êtes tunisien et vous avez été arrêté, étudiant, sous Bourguiba. Pourquoi ?

En 1972, je militais pour une Union générale des étudiants tunisiens (Uget) indépendante et démocratique, je fus arrêté et emprisonné en 1975. A ma sortie en 1976, j'ai pris le chemin de l'exil en France. En 1981, j'ai fait une tentative de retour en Tunisie mais le ministre de l'Enseignement supérieur de l'époque, Azouz Ben Dhia (devenu plus tard conseiller de Ben Ali), s'est opposé à ma nomination à un poste à l'Université de Tunis, malgré la décision du jury universitaire. J'ai fini par obtenir le statut de réfugié en France, et ce, jusqu'en 1989. A partir de cette date, j'ai effectué des retours réguliers en Tunisie.

Quelle est votre analyse d'opposant de ce qui vient de se passer en Tunisie ?

Honnêtement, je ne peux prétendre à ce statut que s'approprient certains trop facilement en ce moment. Disons plutôt que je suis un poète citoyen habité par la terre natale, qui écrit l'exil et résiste à l'opportunisme intellectuel. Cela dit, je pense que le mal couvait depuis longtemps. Il n'a pas commencé avec Ben Ali. J'appartiens à une génération qui a beaucoup payé aussi. Tôt ou tard, la volonté du peuple s'impose. C'est l'Histoire qui nous l'apprend. La Tunisie y a participé par une magnifique leçon : la dignité et la liberté méritent le sacrifice, les valeurs fondamentales des humains ne sont pas négociables. La chance de la Tunisie est d'avoir été aidée par son admirable jeunesse, ses femmes courageuses, la chance aussi que l'armée n'a pas tiré sur les manifestants et a protégé la population contre la violence policière, notamment celle de la garde présidentielle. La révolution qui a eu lieu et qui se construit chaque jour, n'était pas une révolution de palais mais une vraie révolution partie de la base populaire, avec fierté et courage, des cris des déshérités, des humiliés, des chômeurs diplômés, des laissés-pour-compte, du désespoir, de l'atteinte à la dignité du peuple, de tous ceux qui réclamaient justice.

Comment, selon vous, la situation va-t-elle évoluer ?

Je ne suis pas devin mais je constate que certains s'impatientent malgré les premières décisions très positives. L'impatience est légitime mais l'intransigeance n'est pas toujours bonne conseillère. Il faut surtout que les oubliés du développement à l'origine de cette révolution ne soient pas de nouveau oubliés. La démocratie, qui commence à porter ses fruits, même si, semble-t-il, certains groupes de l'ancien régime sont toujours à l'œuvre, est un apprentissage politique. Il faut que les partis politiques, toutes tendances confondues, soient respectueux de la nouvelle Constitution qui se prépare, et à la hauteur de la maturité du peuple, de son intelligence, de ses aspirations. Le chemin des urnes sera salutaire, même si certains couacs seront inévitables.

Comment replacez-vous la révolution tunisienne dans le mouvement d'ensemble qui est en train de transformer les pays arabes ?

Je ne suis pas historien mais il me semble que le blocage des sociétés arabes postcoloniales ne pouvait durer plus longtemps : manquement aux libertés, népotisme et corruption, accaparement outrancier des richesses nationales, falsification des élections, unicité politique ou presque, échec politique international, face à des questions graves comme celle de la Palestine, certes, le tableau peut être allégé par certaines réformes, ici ou là, mais dans l'ensemble, il n'est pas glorieux. Alors que l'Amérique latine, l'Asie, le bloc de l'Est ont avancé sur le chemin de la démocratie, les pays arabes redoublent d'asphyxie. Il n'était plus possible de contenir la marmite où le citoyen bout depuis des décennies.

Que doit dire et faire l'intellectuel dans cette ébullition ?

L'intellectuel qui se respecte est du côté de la justice (Ibn Khaldoun, dont la statue trône sur l'avenue Bourguiba à Tunis, écrivait au XIVe siècle déjà : la justice est le fondement de la société). Il doit prendre la parole, non pour les polémiques inutiles mais pour aider au mieux, avec sagesse et responsabilité à l'émergence d'une «Cité idéale». L'intellectuel doit être la sentinelle de la vérité, non participer à la confusion. Il est le gardien de la tolérance entre les citoyens et la diversité dans la pensée. L'œuvre de l'esprit est un chant de toute beauté. Les révolutions ne peuvent se passer de culture, qui est avant tout, acte de civilisation.

Propos recueillis par
Bachir Agour

SIGNET

Interpellation poétique

Le 27 décembre 2008, l'armée israélienne déclare la guerre à Ghaza. Tahar Bekri, poète tunisien vivant en France, consigne son indignation au jour le jour. Il échange avec des intellectuels pour chercher les meilleures voies de dénoncer le crime et son corollaire, l'indifférence internationale. Trois mois après, il est invité à Ramallah, Naplouse, Jérusalem-Est et Bir Zeit pour un cycle de lectures. Il voit, sent, palpe la réalité de l'occupation et de sa violence en Palestine occupée. Il prend là aussi des notes. Poète-reporter, il nous restitue ce qui le frappe et l'émeut dans les rencontres qu'il fait.

Ce livre est un témoignage et un cri. Un cri poétique qui résonne comme une interpellation de l'Histoire.

B. A.

Bahar Bekri, *Salam Gaza*, éditions Elyzad (Tunis), 142 p.

Bio de Tahar Bekri

Poète né en 1951 à Gabès, en Tunisie. Vit à Paris. Ecrit en français et en arabe. A publié une vingtaine d'ouvrages (poésie, essais, livre d'art). Sa poésie, saluée par la critique, est traduite dans différentes langues (russe, anglais, italien, espagnol, turc, etc.). Elle fait l'objet de travaux universitaires. Considéré aujourd'hui comme l'une des voix importantes du Maghreb. Il est actuellement Maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre.

Son œuvre, marquée par l'exil, l'errance, évoque des traversées de temps et d'espaces continuellement réinventés. Parole intérieure, dans la mêlée du siècle, elle est enracinée dans la mémoire individuelle et collective. En quête d'horizons nouveaux, à la croisée de la tradition et de la modernité, elle se veut, avant tout, chant fraternel, terre sans frontières.

Dernières publications :

- *Salam Gaza*, Elyzad, Tunis 2010
- *Les dits du fleuve*, Al Manar, Paris, 2009
- *Le livre du souvenir*, Elyzad, 2007
- *Si la musique doit mourir*, Al Manar, Paris, 2006.

Bibliographie :

Tahar Bekri, sous la direction de Najib Redouane, Ed. L'Harmattan, 2003, 308 p.

Site Internet : http://tahar.bekri.free.fr